

KYLIE FITZPATRICK

Une fibre meurtrière

roman traduit de l'anglais par Céline Schwaller



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dublin, 1840 : Rhia Mahoney assiste, impuissante, à l'incendie qui ravage la manufacture de lin de son père. Sa famille est ruinée. L'avenir qu'elle s'imaginait, plein de motifs chamarrés et de couleurs éclatantes, est réduit en cendres. Elle est contrainte de partir à Londres, chez son oncle, pour y chercher un emploi.

Mais peu de temps après son arrivée, son oncle est retrouvé mort dans des circonstances étranges qui laissent penser à un suicide. Rhia ne peut ni ne veut croire que son oncle ait pu mettre fin à ses jours. En outre, cette mort suspecte vient s'ajouter au décès inexplicable d'un collègue de son père, survenu en mer entre Calcutta et la Grande-Bretagne. N'en faisant comme toujours qu'à sa tête, elle décide de mener l'enquête, sans soupçonner que la vérité se trouve de l'autre côté du globe.

Des quais de la Tamise aux champs de pavots de l'Inde, des *coffee houses* londoniennes aux fumeries d'opium de Canton, des élevages de moutons d'Ecosse aux géôles d'Australie, Kylie Fitzpatrick emmène le lecteur dans les méandres du commerce maritime britannique du XIXe siècle, sur les traces d'une femme courageuse malmenée par le destin. Une fois encore, elle mêle intrigue et aventure dans un suspense historique de toute beauté.

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

KYLIE FITZPATRICK

Kylie Fitzpatrick est née au Danemark de parents australiens et a grandi entre l'Angleterre, les Etats-Unis et l'Australie. Elle vit dans le Somerset avec sa fille.

DU MÊME AUTEUR

LA NEUVIÈME PIERRE, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 63.

Illustration de couverture : © Jane Kenoyer

Titre original :
The Silver Thread
Editeur original :
Head of Zeus, Londres
© Kylie Fitzpatrick, 2012

© ACTES SUD, 2012
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-01165-9

KYLIE FITZPATRICK

Une fibre meurtrière

roman traduit de l'anglais
par Céline Schwaller

ACTES SUD

*Pour mes parents,
Philippa et Bryon, avec tout mon amour.*

La Voie du Ciel est de favoriser sans nuire.

LAO-TSEU, VI^e siècle avant J.-C.

Le 4 avril 1841

Les murs gris de la prison de Millbank s'éloignèrent jusqu'à n'être plus qu'un amas sombre à la lisière du monde. Le soleil se déversait sur l'eau, se réfractant en tessons là où plongeaient leurs rames ; une lumière si blessante qu'elle laisserait des cicatrices.

La Tamise serpentait vers la mer en emportant la procession de barques, avec dans chacune une douzaine de femmes silencieuses. La dernière était remplie de sacs de toile, de paniers d'osier et de malles cabossées, de bagages de taille modeste. Les affaires de certaines se résumaient à si peu de chose qu'elles tenaient aisément dans une vieille boîte à chapeau.

Les plus petites libertés étaient leurs plus grands désirs : se rendre au marché à pied ou rester assise au soleil sans rien faire. Des mois et des années avec peu de lumière et encore moins de liberté transformaient les espoirs en ombres.

Quelques-unes, téméraires, étaient impatientes de découvrir ce qui s'étendait derrière ce maigre horizon gris. Après tout, que pouvait-il y avoir de pire que ce qu'elles avaient quitté ? Certaines, qui avaient laissé des enfants, ne ressentaient que leur absence, en regard de laquelle la culpabilité de n'importe quel crime était accessoire.

A l'embouchure du fleuve, les courants se croisaient, créant sur l'eau de la marée des crêtes bordées d'un volant sale. La Tamise s'ouvrait sur la mer. L'eau vive tourbillonnait alors que leurs estomacs chaviraient.

Derrière, le soleil levant posait un ruban cuivré sur les toits, les coupoles et les cheminées : une illusion de la lumière. Elles eurent le temps de jeter un dernier regard sur la ville brunie ; un moment pour graver dans leur mémoire chaque ombre ;

chaque contour ; chaque souvenir. Londres, jadis le monde entier, ne semblait pas plus grand qu'une page de livre d'images, peinte avec tant de délicatesse qu'on aurait cru voir l'Autre Monde.

La lumière changea en un clin d'œil. Les effluves des cheminées d'usine étaient visibles, semblables à des apparitions, au-dessus de flèches et de ponts lointains. Les nouvelles usines qui bordaient les berges laissaient fuir en secret leurs surplus couleur d'encre dans le fleuve.

Devant s'étendaient un voyage insondable et une terre lointaine par-delà les mers. Cet adieu à l'Angleterre pouvait être définitif. Il n'y avait désormais que la mer et, de plus en plus près, la silhouette ténébreuse d'un navire dans la brume. Bientôt, elles purent lire le nom peint sur la proue gigantesque de leur nouvelle prison.

Rajah.

Première partie

LIN

On m'a dit que, dans votre pays, fumer de l'opium était interdit et passible de lourdes peines. Cela signifie que vous savez à quel point ceci est dangereux. Du moment que vous-mêmes n'en consommez pas, mais continuez d'en produire et d'inciter la population chinoise à en acheter, pareille conduite est répugnante à l'âme humaine et en contradiction avec la Voie du Ciel. Votre pays se trouve à vingt mille lieues ; mais malgré cela, la Voie du Ciel s'applique pour vous comme pour nous, et vos instincts ne sont pas différents des nôtres ; car nulle part les hommes ne sont assez aveugles pour ne pas distinguer entre ce qui est avantageux et ce qui est préjudiciable.

Extrait d'une lettre du commissaire
impérial extraordinaire Lin Zexu
à la reine Victoria, 1839.

TOILE DE LIN

*Je me lève aujourd'hui,
Par la force du Ciel ;
Lumière du Soleil,
Eclat de la Lune,
Splendeur du Feu,
Vitesse de l'Eclair,
Rapidité du Vent,
Profondeur de la Mer,
Stabilité de la Terre,
Solidité de la Pierre.*

SAINT PATRICK, V^e siècle.

Elle ne devait pas penser à William O'Donahue. Elle s'était interdit de penser à William tout l'après-midi et cela se voyait. Rhia plissa les yeux pour regarder le résultat. Le soleil était si bas qu'il filtrait à travers la toile, illuminant les pigments à la manière d'un vitrail. Le motif était tordu. Elle en rejeta la faute sur William.

Ces derniers temps, tout était déformé. *Sinueux*, aurait dit Mamo. *La vie ne bat pas toujours un rythme régulier, Rhianon. Parfois, elle forme des méandres semblables aux accords d'une harpe...* La sonorité de la voix de la vieille femme sembla agiter l'air. Elle aurait presque pu se trouver dans la pièce. Ce n'était pas bon signe.

Rhia laissa tomber son pinceau dans le plateau. Elle avait tenté de sauver son dessin tout l'après-midi mais celui-ci semblait toujours aussi froissé qu'une moire de soie, et à présent la lumière n'était bonne qu'à capturer les motifs formés par la poussière. Elle en rejetait également la responsabilité sur William.

Avec la pièce qui donnait sur la rue pour elle seule, cela aurait été une *journée idéale* s'il n'était passé lui rendre visite. La question était : devait-elle le dire à son père ? Peut-être comprendrait-il qu'elle avait dû raconter à William ce qui s'était passé toutes ces années plus tôt. C'était peu probable. Selon Connor Mahoney, la vérité était la plus sainte des vertus et le silence ne valait guère mieux qu'un mensonge. C'était le genre de rhétorique que son père brandissait depuis qu'elle était petite. Rhia avait toujours eu le don de le contrarier. Elle en était venue à comprendre que la discrétion surpassait l'honnêteté chrétienne, et qu'elle ne possédait ni l'une ni l'autre.

La cloche d'une voiture tinta à l'extérieur et, non pour la première fois cet après-midi-là, Rhia regretta de ne pas être à Greystones avec sa mère, à marcher pieds nus sur les schistes, à écouter la mer et les mouettes. Mais elle était ici, à Dublin, à attendre la rancoeur de son père.

Comme en réponse, les bottes de Connor Mahoney résonnèrent sèchement dans l'escalier.

Rhia retira son sarrau. Elle alla à grands pas jusqu'à la longue fenêtre du salon et lissa ses cheveux dans son reflet, puis retourna près de la cheminée. Il n'était tout simplement pas nécessaire de lui dire qu'elle avait contrarié William. Tout serait vite oublié et ils se marieraient comme prévu l'été suivant. Elle n'avait plus voix au chapitre sur le sujet. La vérité était que personne d'autre ne l'avait demandée en mariage, et elle n'était pas non plus tombée amoureuse. Ou était-ce plutôt qu'elle ne s'était pas laissée prendre au jeu de l'amour ? Elle chercha son châle comme si l'air avait fraîchi à cette idée. Mamo détestait le cynisme.

Elle entendit Connor Mahoney murmurer dans l'entrée, où il parlait à Hannah. Rhia ramassa son châle qui avait glissé sur le sol et se tourna vers la cheminée, dos à la porte. Elle regardait les flammes dansantes, souhaitant que celles-ci puissent lui prêter leur nonchalance. Il était de mauvaise humeur, elle le sentait à travers le mur. Cela ne l'ennuyait pas vraiment ; cela ne l'avait jamais ennuyée, même si elle supposait que ce n'était pas normal. Quoi qu'il en soit, ce n'était peut-être pas le bon moment pour lui dire qu'elle avait offensé son fiancé.

La porte s'ouvrit.

“Rhia.” Il avait la voix tendue.

Elle se retourna, calme.

“Père.”

Il avait le visage rouge et les lèvres pincées. Il paraissait plus vieux aujourd’hui, même s’il se tenait droit et si ses épais cheveux brillaient encore comme du cuivre. D’un geste brusque, il lui tendit une feuille de lourd papier plié.

“J’ai reçu une lettre de M. O’Donahue.”

Rhia ne s’attendait pas à cela.

“De M. O’Donahue ?” Sa voix lui sembla aiguë et affectée. William avait dû l’écrire sitôt après l’avoir quittée.

“Il a annulé sa proposition, dit son père.

— Annulé sa... ! Alors on me traite comme... un bien !”

Les flammes lui avaient donné leur langue acérée, pas leur grâce. Rhia serra les poings, prit une inspiration prudente et eut soudain envie de rire. Elle ne devait pas. Elle baissa les yeux et fixa les motifs du tapis persan. Ceux-ci ne firent que lui rappeler son après-midi gâché. Les Perses étaient capables de concevoir des motifs dignes des pieds d’une déesse.

“Jusqu’à ce que tu sois mariée, c’est *comme si* tu étais *mon bien*, et je ne tolérerai pas que tu deviennes un fardeau pour notre famille.” Il s’étouffait presque à chaque mot et ceux-ci firent mouche. Son père n’avait jamais dit une chose pareille. Il ne l’avait jamais traitée de fardeau. Il était en colère. Il allait le regretter. Il fallut à Rhia toute sa volonté pour ne pas s’emporter à son tour contre lui, mais elle aurait seulement dit ce qu’il ne fallait pas et il aurait compris qu’elle ne regrettait rien, qu’elle était soulagée plutôt que honteuse.

Il s’avança entre la table de coupe et le mur couvert d’étagères où les tissus étaient rangés, ses cheveux tombant sur ses lunettes, les joues brûlantes d’émotion. Il n’en avait pas terminé.

“Tu aurais dû te marier il y a des années, et maintenant, je me demande si quelqu’un voudra de toi.”

Rhia s’était posé la même question.

Il lui tournait le dos, s’adressant aux rouleaux de tissu.

“William O’Donahue est un marchand respectable et prospère. Il aurait été un grand atout pour cette famille – pour les affaires.”

Rhia tressaillit. Au diable la mesure.

“C’est donc de ça qu’il s’agit ! Des affaires ? William est un raseur qui n’ose pas épouser une femme capable d’avoir ses

propres idées. Je suis *heureuse* de ne pas avoir à le regarder en face tous les jours !”

Son père fit volte-face et lui lança un regard mauvais, les yeux brûlants.

“Tu es une effrontée ! Je ne t’ai pas élevée pour avoir des opinions, Rhia. Si la... sans la... famille de ta mère, tu serais comme n’importe quelle autre jeune Dublinoise respectable, mais au lieu de cela, tu lis les journaux et tu arpentes la ville comme une fille de laiterie. Je comprends maintenant que tu as délibérément offensé M. O’Donahue afin de le pousser à annuler les fiançailles. Que diable as-tu bien pu lui dire ?

— Je n’ai pas fait ça ! Je n’aurais jamais osé. Je lui ai seulement raconté ce qui s’était passé à Greystones l’hiver où Michael Kelly a été arrêté.”

Connor Mahoney resta silencieux un long moment. Lorsqu’il parla, il était presque enrôlé.

“Tu lui as dit que tu avais aidé ces tisserands ; que tu avais fait passer un propriétaire protestant pour une fripouille ?”

Rhia soutint son regard. Elle n’avait pas mal agi. Elle avait fait ce que toute personne dotée d’une once de compassion aurait fait. Les tisserands se faisaient expulser parce qu’ils ne payaient pas leur loyer. C’était en plein hiver. Ils auraient pu mourir de faim et seraient sûrement morts de froid. Elle les avait emmenés au cottage de Mamo. Peu de temps après, les hommes de Michael Kelly avaient incendié une cargaison de thé appartenant au même propriétaire, un marchand de thé. Celui-ci était venu trouver Michael, qui lui avait cassé le nez. Michael avait été déporté en Australie.

Connor Mahoney garda le silence. Elle ne lui avait pas répondu.

“Oui, je le lui ai dit, répondit-elle doucement.

— Petite sotte. O’Donahue est un associé de l’homme que Michael Kelly a agressé.

— Raison de plus pour ne pas l’épouser.

— Tu es un... diable en jupons !” Il abattit le plat de sa main sur la table.

“Et toi, tu es un sale tyran ! J’aurais dû épouser Thomas Kelly, au moins lui, il m’aime.” Il l’avait aimée, autrefois.

“Tu ne fonderas pas une famille avec un tisserand !” Il partit vers la porte à grands pas et s’arrêta, la main sur le bouton, sans la regarder. “Nous rediscuterons de cela quand ta mère sera revenue. Dis à Hannah que je dînerai à mon club.”

Il quitta la pièce.

“Je ne suis pas une enfant !” lui cria Rhia. Elle tremblait de rage, les poings serrés. Quand elle entendit la porte d’entrée se refermer, elle s’effondra sur le Chesterfield avec le sentiment d’être au contraire une véritable enfant. Il avait raison ; elle aurait dû être mariée à présent. William O’Donahue était de Belfast ; il ne connaissait pas sa réputation avant de la rencontrer, et voilà qu’elle se l’était mis à dos.

Hannah frappa avant d’entrer. Elle avait sans doute tout entendu, même si elle n’avait pas collé son oreille à la porte. Elle semblait compatissante et s’affairait plus que nécessaire, attisant le feu et allumant les lampes.

“Prendrez-vous votre souper ici, mademoiselle ?

— Je suis un diable en jupons, Hannah.”

Hannah s’esclaffa.

“Je ne l’avais jamais entendue, celle-là. Il est vraiment furieux.

— Il est furieux depuis des mois. Les affaires ne vont pas fort. L’an dernier, à cette période, nous n’aurions jamais fermé la boutique une journée entière. Et maintenant, j’ai repoussé le seul homme de Dublin qui aurait peut-être accepté de m’épouser.

— Je vais dire à Tilly de préparer des boulettes de pâte.” Hannah se précipita hors de la pièce comme si rien ne pouvait être plus urgent. Rhia sourit malgré elle.

Elle traversa la pièce et prit son pinceau. Le motif, un rameau de calendulas orange et jaunes, était toujours tordu. Si elle parvenait à le remettre d’aplomb, tout le reste s’arrangerait peut-être aussi. Elle resterait éveillée jusqu’au retour de son père et ils se présenteraient des excuses. Elle n’irait pas se coucher sur une querelle.

*

En entendant la voix de Hannah, le cocon protecteur du sommeil se déroula et les yeux de Rhia s’ouvrirent en papillonnant. Elle était encore sur le Chesterfield et Hannah était penchée au-dessus d’elle, sentant à plein nez la poudre dentifrice et la glycérine.

“Il y a le feu !” haleta-t-elle. Dans sa main dodue, le chandelier penchait dangereusement, sa flamme virevoltait et jetait

des ombres espiègles sur les murs. D'après ce que voyait Rhia, c'était le seul feu alentour.

Elle se redressa en balançant ses jambes hors du canapé, fauchant Hannah au creux des genoux. La bonne s'agrippa à l'accoudoir du Chesterfield pour ne pas tomber. S'il y avait le feu, ne devait-il pas y avoir de la fumée ? Rhia avançait à tâtons en trébuchant dans le noir tandis que Hannah retrouvait son équilibre. Elle devait se souvenir de quelque chose, de quoi s'agissait-il ? Elle trouva la porte donnant sur l'entrée mais il n'y avait pas de fumée là non plus. Ce devait être un rêve.

“Hannah, où est le feu ?

— Pas dans la maison, haleta Hannah en la suivant. Les hommes qui ramassent le contenu des pots de chambre l'ont vu, à Merchants Quay.” *L'entrepôt*. Sans trop savoir pourquoi, Rhia courut dans le couloir sombre en direction de l'escalier. Chaussures ? Dans le noir, elle heurta la rampe, se cogna la tête et lâcha un juron. Elle pouvait se passer de chaussures.

Quand elle se retourna, Hannah était sur ses talons, sa chemise de nuit gonflée comme une voile de bateau.

“J'ai demandé à Tom d'atteler les chevaux, et son frère a pris le coursier pour aller chercher votre maman. N'oubliez pas votre manteau, mademoiselle ! Et où sont vos satanées chaussures ? Grand Dieu, et M. Mahoney qui n'est pas encore rentré...”

Rhia s'arrêta net. Voilà ce dont elle devait se souvenir. Elle était supposée attendre qu'il rentre à la maison.

“Hannah, quelle heure est-il ?”

Hannah n'en savait rien. Elle avait trouvé les chaussures et suivait Rhia dans le couloir en parlant à tort et à travers. Elle ne devait pas s'inquiéter, son père devait encore être à son club, il n'allait tout de même pas être au quai juste après le ramassage des pots de chambre, non ? Et voulait-elle bien mettre ces chaussures parce qu'on était quand même le 1^{er} novembre !

Rhia batailla avec l'agrafe de son vieux manteau rouge accroché près de la porte d'entrée. Elle n'avait pas le temps de boutonner des bottines. Bien sûr, il devait encore être au club. Il disputait sans doute une énième partie de crib, ou bien s'était mis à parler des nouveaux métiers à tisser ; il venait de décider de boire un ou deux autres cognacs parce que sa fille n'allait finalement pas épouser un marchand de thé.

Tom avait attelé le coupé et les chevaux s'agitaient et s'ébrouaient sans cesse, leur souffle formant des panaches semblables à de la brume. Le palefrenier avait l'air endormi, ses cheveux pâles emmêlés sous sa casquette. Il empestait le whisky frelaté. Il hocha la tête quand Rhia grimpa à côté de lui et fit claquer les rênes avant qu'elle soit convenablement installée. Les chevaux démarrèrent brusquement et elle s'agrippa à la couverture du siège pour éviter de basculer en arrière, puis s'y accrocha pour empêcher ses mains de trembler. Elle essaya de se rappeler une prière.

Le cabriolet faillit basculer alors qu'ils traversaient St Auden's Gate et passaient devant Saint-Patrick en ferrailant. Rhia jeta un coup d'œil à la cathédrale. Saint Patrick se soucierait-il un tant soit peu de quelqu'un comme elle ? *Sauvez l'entrepôt et j'arrêterai de jurer. Etait-ce suffisant ? Et je prierai.*

Ils avaient atteint une vitesse dangereuse. Rhia jetait des regards en coin à Tom qui, penché en avant, semblait s'amuser. Le palefrenier conduisait comme un fou, même lorsqu'il n'avait pas bu. Elle aurait sans doute dû prendre les rênes, mais elle n'était pas certaine de faire beaucoup mieux. La jument était énervée ; elle avait les oreilles en arrière.

“Ralentissez, Tom ! Epona va s'emballer si elle s'énerve encore.”

Tom approuva.

“Oui, on ne s'arrêtera pas avant Kilkenny si votre jument s'emballa. Mais je crois que M. Mahoney est à l'entrepôt.

— Non. Il est à son club.

— Non. Il est plus de deux heures.”

Rhia sentit son cœur s'affoler. Le club fermait à minuit.

“Alors il est allé au quai pour surveiller les pompiers.” Cela semblait être une hypothèse raisonnable, alors pourquoi cet avant-goût de terreur ?

Arrivés sur le front de mer, le ciel était illuminé comme si tous les saints de Dublin avaient balancé leurs lanternes bénies au-dessus de Merchants Quay. Au moment où ils tournaient le coin de la dernière ruelle, Rhia se prépara à voir tous les quais en flammes.

Mais seul l'entrepôt Mahoney était en feu.

Pour une raison inconnue, ceci lui parut encore plus accablant.

Rhia bondit du cabriolet avant que les roues se soient arrêtées. Si son père était bien là, il devait se trouver à l'avant de

la foule, peut-être avec la police. Elle se fraya un chemin à travers les curieux agglutinés, dont le visage avait un éclat rouge irréal dans l'incendie. Un mur de flammes s'élevait des fondations en pierre de l'entrepôt à l'endroit où la veille encore se dressait un mur de brique rouge. L'air était irrespirable à cause des vapeurs, la chaleur suffocante. Le quai était éclairé comme un carnaval ; les gens continuaient d'affluer le long de la berge opposée pour regarder le spectacle.

Elle ne le voyait pas.

Elle se faufila entre des groupes de badauds, tentant de voir derrière le cordon de policiers qui maintenait la foule à distance. Elle scrutait le visage des hommes qui se trouvaient au bord de l'eau. Il devait être de l'autre côté, plus près de l'entrepôt, mais elle devrait contourner la police. Elle longea la foule, aussi près de la fournaise qu'elle le pouvait sans se brûler. Elle se serait peut-être approchée davantage mais quelqu'un lui saisit le poignet, le tordant comme une corde. La laine rêche de la tunique sale d'un policier se retrouva brusquement contre son visage.

"Tuilli !" Elle cracha avant de pouvoir se souvenir de son accord avec le saint. Jurer en irlandais ne comptait peut-être pas.

"Qui est-ce que tu traites de salaud, sale petite bohémienne ?" Le policier avait l'air mauvais. Rhia soutint son regard et tenta de dégager son bras, mais les doigts de l'homme s'enfoncèrent dans la chair de son poignet.

"Desserrez votre main ou je vous mords", cracha-t-elle.

L'ombre d'un sourire tordit les lèvres du policier.

"Il ne faut pas s'approcher trop près d'un bâtiment en feu, voyons. Il risque de s'écrouler plus vite que tes jambes pourraient te permettre de fuir." Tel un nœud coulant, sa main se resserra lorsqu'elle se tortilla. Il était fort.

"Je vous en prie !" C'est le bâtiment de mon père. Je le cherche !

— Tu peux quand même pas être la fille Mahoney ?" Les sourcils levés et le coup d'œil évaluateur parlaient d'eux-mêmes. Elle devait avoir les cheveux en bataille – comme toujours quand elle avait dormi – et son manteau n'était pas à la mode. Elle s'aperçut qu'elle était pieds nus. Sa peau, ses yeux et ses cheveux bruns lui venaient du côté de sa mère. Les Irlandais au teint mat ne valaient guère mieux que les bohémiens aux yeux des catholiques, lesquels les tenaient pour être également sombres de nature. Cela s'avérait parfois utile.